

LES DÉFICIENCES DU CONSEILLISME



Vive la révolution mondiale, 1920

« Vous ne devez pas oublier qu'en employant le terme « conseil ouvrier » nous ne proposons pas de solutions, mais nous proposons des problèmes. » Lettre d'Anton Pannekoek à Maximilien Rubel, 1952.

L'idéologie conseilliste provient de l'ossification d'un des principaux segments de ce qui a été appelé « la gauche communiste ». Il nous faut directement préciser qu'il s'agit là d'un concept devenu fourre-tout et dont le pluriel « des gauches-communistes » correspond déjà beaucoup mieux à la pluralité et l'hétérogénéité. De plus, derrière cette étiquette se posent immédiatement les questions des revendications de filiations formelles et de récupérations typiques des sectes politiques. Nous avons déjà côtoyé le sujet lorsque nous avons essayé de définir à quoi correspondait « l'ultragauche »¹. Il s'agit dans ce texte de faire une présentation contradictoire d'un courant historique du mouvement ouvrier révolutionnaire qui, depuis ses origines ancrées dans les expériences prolétariennes des années 1920, a évolué, surtout dans les années post-68, vers une nouvelle idéologie radicale et particulièrement funeste pour le nécessaire travail de réappropriation et de réarmement du programme communiste.

Cette involution idéologique s'est également traduite par la quasi-disparition organisationnelle de cette tendance en tant qu'expression vivante du communisme², et ce principalement du fait de ses déficiences théoriques et organisatives. Il nous reste paradoxalement un patrimoine exceptionnel de revues, de textes et de livres, d'une richesse à l'inverse même de la disparition formelle et de la mort groupusculaire de ce courant. Certains militants³ de cette provenance se sont remarquablement illustrés par leurs réflexions, leurs trajectoires et leurs approfondissements théoriques, tels Karl Korsch, Anton Pannekoek, Paul Mattick, H. Canne-

¹Nous avons déjà analysé, dans notre travail de réexposition contradictoire, le courant bordiguiste dans notre texte : « Forces et faiblesses du bordiguisme » dans notre revue Matériaux Critiques N°8, ainsi que celui du « situationnisme » dans : « Retour critique sur Guy Debord » dans notre revue N° 10. A lire sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>

²Les derniers groupes se référant explicitement à ce courant sont, par exemple, le « G.I.K. » et « Daad en Gedachte » aux Pays-Bas, Solidarity en GB, ou « Socialisme ou Barbarie », « Information et Correspondance Ouvrière », le « Groupe de Liaison et d'Action des Travailleurs », ou les « Cahiers du communisme de conseils » en France, qui ont tous disparu dans les années 1960/70 <https://www.daadengedachte.nl/> Une des dernières expressions de cette tendance historique était la revue « Echange » autour d'Henri Simon aujourd'hui disparue avec son principal animateur <https://maitron.fr/simon-henri/>

³Nous pensons, principalement à Paul Mattick, Marx et Keynes, Gallimard, Paris, 2010 et à Karl Korsch, Marxisme et philosophie, éditions Allia, Paris, 2012 ; qui constituent deux références indispensables à la réflexion et à la transmission du marxisme révolutionnaire.

Meijer, Cajo Brendel, Jan Appel ou, en France, Maximilien Rubel.⁴ Enfin, dans sa période déclinante, une partie de ce courant donna, en partie, naissance à une nébuleuse new-look : les « communistes », remettant en question la théorie du prolétariat et s'orientant vers la recherche moderniste d'autres sujets sociaux de remplacement.

Rosa Luxemburg et la spontanéité des masses

Les principales faiblesses de ce courant sont, bien évidemment, à replacer dans le contexte du maintien sur le long terme de l'incompréhension de la nature réelle de la contre-révolution russe et mondiale. Celle-ci engendra la faillite de toutes les démarches volontaristes et activistes. Le soubassement théorique de cette faillite correspond essentiellement au point le plus chétif de leurs défaillances : l'incompréhension viscérale de la nécessité pour la classe prolétarienne de s'organiser en parti⁵. Le corolaire en est une conception **spontanéiste** de l'émergence des luttes et de leurs structurations, caractéristiques des milieux anarchistes et « autonomes » de la petite-bourgeoisie frustrée. Le rejet du parti et de son édification en période révolutionnaire devint la référence libertaire privilégiée au profit de l'apparition improvisée de comités, d'assemblées, de soviets (conseils), qui devaient, grâce à un « contrôle démocratique à la base » suffire à organiser la victoire révolutionnaire. Ce mirage impromptu, libre et spontané devint la panacée toute trouvée pour attendre et espérer passivement une organisation auto-active, indépendante et autogérée naissant d'une pulsion vitale, sans entrave, ni chef.

Ce refus devenu viscéral du Parti chez les « conseillistes », considéré à tort comme **l'agent quasi exclusif** de la contre-révolution en Russie et dans le monde, contredit cependant de plein fouet ce que disait fort à propos le KAPD (origine organisationnelle et pro parti dudit conseillisme) au 3^{ème} Congrès de L'Internationale Communiste : « *Le parti communiste ne peut pas déclencher les luttes prolétariennes ; il ne peut pas non plus refuser le combat, autrement il sabote la préparation de la victoire. Il ne peut obtenir à la longue la direction de ces luttes que s'il oppose à toutes les illusions des masses la pleine clarté du but et des méthodes de lutte. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut devenir, par un processus dialectique, ce noyau de cristallisation des combattants révolutionnaires qui, dans le cours de la lutte, obtiennent la confiance des masses* ». (Juin-juillet 1921).

Avec l'échec définitif de la révolution et sa transformation de l'intérieur même du mouvement ouvrier en contre-révolution en Russie, les divers dirigeants de la Gauche Germano-hollandaise ont fini par identifier la contre-révolution au Parti bolchevik en Russie, comme si celui-ci avait été contre-révolutionnaire par nature, alors qu'il a lui-même subi les méfaits et contrecoups de l'involution de la situation révolutionnaire en Russie et dans le monde. Cette vision spontanéiste trouvera néanmoins en Rosa Luxemburg sa principale figure de proue : « *Elle avait une foi mystique dans les masses révolutionnaires et dans leurs capacités. Cette foi était liée chez elle à la foi dans la force créatrice, jamais vaincue, de la vie.* » Henriette Roland-Holst, Rosa Luxemburg, citée par Daniel Guérin dans son livre : Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire, p.31, Flammarion, Paris, 1971.

⁴Sur le site web : <https://maitron.fr/rubel-maximilien-dit-maxime/>

⁵Pour un développement de cette importante question, nous renvoyons le lecteur intéressé à notre texte : « Parti pris » dans notre revue Matériaux Critiques N°3 ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsieur/textes>

Rosa devint ainsi, en partie contre ses propres conceptions, la porte drapeau de la grève de masse comme méthode opposée au réformisme et à sa bureaucratie mais aussi comme solution stratégique « magique » permettant l'émergence automatique d'une conscience de classe. La médiation du parti politique et de l'avant-garde communiste n'était plus nécessaire, voir néfaste car porteuse en germe de l'opposition entre « les bonnes masses révolutionnaires et les chefs corrompus »⁶. Otto Rühle⁷ en trouva la formule propagandiste et litigieuse : « *La révolution n'est pas une affaire de parti* »⁸. Ce rejet de la forme parti, en fait le refus à l'origine de la forme et de la politique bourgeoise de certains d'entre eux, devint ainsi l'axe de délimitation superficielle face à la contre-révolution qui, elle aussi, en réaction, s'organisa en parti (« Freikorps », gardes-blancs). Face à la forme parti, ce qui deviendra le conseillisme opposa, comme solution « *enfin trouvée* », la forme conseil (ou soviets en russe) sans envisager l'essentiel, à savoir qu'il ne s'agissait pas d'une différence de formes d'organisation mais surtout de **contenu politique**. La substitution de la forme conseil à celle parti ne garantit aucunement un contenu, ni un programme révolutionnaire comme le démontra tragiquement l'émergence majoritaire de conseils bourgeois dirigés par ceux-là mêmes qui allaient organiser la contre-révolution et le massacre des principaux responsables révolutionnaires.

« Sur les Spartakistes, les majoritaires (du SPD : Noske, Ebert, Scheidemann, Müller,...NDLR) ont cette supériorité d'avoir des alliés puissants (l'armée et la bourgeoisie). Ils disposent en outre d'un appareil ramifié, organisé, d'une presse efficace, de cadres expérimentés. Ce sont ces derniers surtout qui leur ont permis, en novembre, de prendre la direction, particulièrement en province, de milliers de Conseils, nés quasi-spontanément à l'occasion d'une révolution à laquelle les Majoritaires s'étaient opposés jusqu'au dernier quart d'heure. » Gilbert Badia, *Le Spartakisme, (Les dernières années de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, 1914-1919)* p.198, L'Arche, Paris, 1967.

Ainsi, pour reprendre le titre pertinent d'un ouvrage sur ce sujet : « *La révolution (fut) mise à mort par ses célébrateurs même.* »⁹. L'apologie absolue des conseils comme forme « *enfin trouvée* », ne répond pas à la réelle question politique du contenu révolutionnaire -le programme- dans une forme adéquate qui doit lui correspondre. Forme et contenu doivent entretenir un rapport dialectique exprimant une totalité concrète et organique représentant le mouvement prolétarien orienté et organisé en fonction de son but immanent. La forme et le contenu, de même que l'essence et l'apparence, sont dans une interaction mutuelle et en constante transformation. Ainsi, pour Marx, la valeur de la marchandise est d'abord une forme : la forme valeur. Mais, au-delà de cette cellule élémentaire, il s'agit de **dévoiler** la totalité de la substance de la valeur c'est-à-dire du travail -général- abstrait qui provient d'un long processus historique déterminé par les conditions de production de son époque, à savoir par le mode de production capitaliste. Le contenu, (l'essence) est souvent lié à la réalité matérielle, dont la forme (apparence) constitue la manifestation concrète visible. Elles

⁶Il est néanmoins à noter que Rosa Luxemburg ne développera jamais une position « antiparti » aussi caricaturale que par la suite certains « luxemburgistes ». Elle maintiendra comme sur d'autres questions (syndicales, parlementaires,...) la position sociale-démocrate centrée avec Paul Levi, son ami et avocat au sein de la Ligue spartakiste.

⁷Voir sur le site web : <https://maitron.fr/ruhle-otto/>

⁸Ce texte de 1920, valut à son auteur son exclusion du K.A.P.D. Il est à lire sur le site web : <https://bataillesocialiste.wordpress.com/wp-content/uploads/2007/04/ruhle-revolution-parti1920.pdf> Sur une introduction à l'histoire de ce parti, nous renvoyons les lecteurs à notre texte : « Le K.A.P.D. : exemple historique d'un parti combattant » dans notre revue Matériaux Critiques N°12 ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>

⁹Voir le livre de Jean-Paul Musigny : « *La révolution mise à mort par ses célébrateurs, même* » Le mouvement des conseils en Allemagne, 1918-1920, Nautilus, Paris, 2001.

sont donc, du point de vue de la dialectique matérialiste, contradictoires, en mouvement, se conditionnant réciproquement et donc indissociables. Toute forme d'organisation dépend du contenu politique de ce pour quoi elle a été constituée. Le contenu de l'action est le critère déterminant, conscient et volontaire car la révolution n'est pas une affaire de « majorité », ni de démocratie.

C'est là le point essentiel de notre conception du parti qui ne se réduit pas à une simple forme d'organisation mais doit correspondre à la forme unifiée de la conscience de classe, à « *la puissance faisant passer de l'immédiateté à la totalité, l'unificateur de la théorie et de la praxis, c'est le Parti, avec son organisation et sa discipline, avec sa volonté totale consciente.* » Georg Lukacs, Histoire et conscience de classe, p.7, Les éditions de minuit, Paris, 1960. Le parti historique n'est pas une simple contingence mais l'essence du communisme. C'est, de plus, pourquoi, comme l'exprima vigoureusement A. Bordiga, entre autres, dans sa polémique contre la « bolchévisation » : « **La révolution n'est pas une question de forme d'organisation.** »¹⁰.

Le conseillisme dut alors concevoir la notion d' « anti substitutionisme » afin de différencier strictement et de séparer, à l'instar des déviations social-démocrates, le parti de la classe. Cette idée permettait d'induire des « interdits » philosophiques dans la pensée et l'action des révolutionnaires qui se voyaient évincés du devoir d'assumer certaines tâches et besoins de la lutte, réservés exclusivement aux autres prolétaires, comme par exemple la prise du pouvoir et, à fortiori, la dictature du prolétariat. Cette séparation/interdiction est en contradiction absolue avec le Manifeste Communiste qui spécifie que les communistes « *ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêts distincts de ceux du prolétariat dans son ensemble. Ils ne proclament pas de principes sectaires sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement prolétarien.* » K. Marx - F. Engels, Manifeste du Parti Communiste, p.41, éditions Science Marxiste, Paris, 1999.

Par la négative, la théorie de l' « anti substitutionisme » définit les communistes comme des prolétaires mais qui, parce que communistes, seraient limités aux tâches d'analyse et de propagande (et encore, souvent uniquement par l'écrit !) et surtout pas à celles de l'action et de l'organisation ! Ils sont ainsi réduits à de simples « observateurs », « informateurs », « correspondants » et, au maximum, « conseillers ». Du fait de leur désignation comme « communistes », ils se voient obligés d'être des « théoriciens » auto confinés dans leurs chambres. En rejetant la notion « d'avant-garde » pour définir les communistes, les conseillistes théorisèrent son contraire, le « **suivisme** » : les communistes comme « arrière-garde » des mouvements de leur classe. L'argument généralement utilisé pour justifier cet autocastration est celui de la critique de la conception « léniniste » du parti popularisée dans le pamphlet de Lénine de 1902 : « Que Faire ? ». Nous avons déjà répondu à cette question au travers de notre texte : « Léninisme et anti-léninisme une polémique stérile » où nous notions :

« *Léninisme et anti-léninisme ne se résument nullement à un affrontement entre révolution et contre-révolution. Qu'il s'agisse du léninisme (« marxisme-léninisme ») ou de la réaction antithétique de*

¹⁰ A. Bordiga, Discours à l'Exécutif de l'Internationale Communiste, 23/02/1926, https://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1926/02/bordiga_ic261.htm

l'anti-léninisme (le « conseillisme »), on est plutôt face à un prolongement sclérosé, symétrique et complémentaire, de toutes les positions, tactiques et stratégies constitutives et proactives ayant conduit à la défaite ouvrière. Leur cristallisation en des doctrines figées et en une liturgie de recettes répétitives (étatiques ou soviétiques, « dictatoriale ou démocratique ») vise à perpétuer, tout en les camouflant, la victoire de la contre-révolution soit sous sa forme stalinienne soit sous celle « libertaire » en dénonçant ou en glorifiant, la nature qui serait irrémédiablement bourgeoise du combat de Lénine et des bolchéviks. » Matériaux Critiques N° 9, Octobre 2024.

L'anti-léninisme sert ainsi la plupart du temps de repoussoir à la nécessaire réélaboration d'une théorie appropriée de l'activité et des tâches des communistes en période favorable comme défavorable et en liaison avec la réalité ouvrière. L'accusation de substitution du parti à la classe ou à ses organisations de lutte, appelée le « blanquisme ¹¹ », a été employée de nombreuses fois dans l'histoire ouvrière (de Blanqui à Bakounine en passant par Lénine). Mais c'est Trotski qui, en 1920, y répondit le plus parfaitement.

« On nous a accusé plus d'une fois d'avoir substitué à la dictature des soviets celle du parti. Et cependant on peut affirmer sans risque de se tromper, que la dictature des soviets n'a été possible que grâce à la dictature du parti : grâce à la clarté de sa vision théorique, grâce à sa forte organisation révolutionnaire, le parti a assuré aux soviets la possibilité de se transformer, d'informer parlements ouvriers qu'ils étaient, en un appareil de domination du travail. Dans cette "substitution" du pouvoir du parti au pouvoir de la classe ouvrière, il n'y a rien de fortuit, et même, au fond, il n'y a là aucune substitution. Les communistes expriment les intérêts fondamentaux de la classe ouvrière. Il est tout à fait naturel qu'à l'époque où l'histoire met à l'ordre du jour ces intérêts dans leur totalité, les communistes deviennent les représentants reconnus de la classe ouvrière dans sa totalité » L. Trotski, Terrorisme et communisme, p. 119, Editions Prométhée, Paris, 1980.

Fragments de transmission

La tradition conseilliste a pourtant permis la transmission de positions de principe et d'expériences prolétariennes en provenance de la gauche communiste allemande et de sa riche pratique lors des mouvements révolutionnaires des années 1918-21. La compréhension primordiale du rôle et de la fonction contre-révolutionnaire des syndicats, de plus en plus pleinement intégrés aux appareils d'Etat, le maintien d'une position de principe antiparlementaire et anti électoraliste fondée non sur une analyse moralisante mais bien sur l'impossibilité vérifiée d'utiliser ces structures bourgeoises à d'autres fins que celles pour lesquelles elles avaient été conçues - le renforcement de la démocratie - en sont deux des principaux piliers programmatiques. A ceux-ci, il faut ajouter la défiance envers les luttes de libération nationale toujours instrumentalisées par l'un ou l'autre des nationalismes inhérents à tous les Etats bourgeois même en gestation et le rejet des fronts inter bourgeois campistes ¹² ou antifascistes. Ces prises de positions et leurs élaborations participaient à une recherche plus

¹¹Engels définit ainsi le « blanquisme » : « Dans son activité politique il fut avant tout un 'homme d'action' qui croyait qu'une petite minorité bien organisée pourrait, en essayant au bon moment d'effectuer un coup de main révolutionnaire, entraîner à sa suite, par quelques premiers succès la masse du peuple et réaliser ainsi une révolution victorieuse(...) De l'idée blanquiste que toute révolution est l'œuvre d'une petite minorité dérive automatiquement la nécessité d'une dictature après le succès de l'insurrection, d'une dictature que n'exerce naturellement pas toute la classe révolutionnaire, le prolétariat, mais le petit nombre de ceux qui ont effectué le coup de main et qui, à leur tour, sont soumis d'avance à la dictature d'une ou de plusieurs personnes. » F. Engels, Le programme des émigrés blanquistes de la Commune, 1873. Sur le site web : <https://www.marxists.org/francais/engels/works/1873/06/18730600.htm>

¹²On parle de « campisme » en science politique afin de désigner la tendance à devoir nécessairement choisir un camp lors de l'affrontement entre des puissances impérialistes, et de devoir s'aligner, même critiquement, sur l'un d'eux sous prétexte qu'il serait « moins pire » ou plus « progressiste ».

générale de quelques groupes dans le monde, pour renouer critiquement avec les acquis des révolutionnaires du passé et pour préciser les positions fondamentales sur lesquelles les révolutionnaires de la fin du 20^{ème} siècle devaient se regrouper. Malheureusement cette démarche comportait semblablement des confusions et des visions qui, certes étaient héritées du passé, mais qui correspondaient à une gestion « nouvelle » et alternative du capital plutôt qu'à sa critique et à sa transformation en théorie et en pratique. Cette déficience a été qualifiée de « gestionisme » car elle ne parvient pas à dépasser la gestion « ouvrière » (dans un sens sociologique) avec une distribution « équitable » des marchandises produites dans des rapports capitalistes invariants. C'est la vision démocratique du contrôle ouvrier qui ne constitue nullement une rupture avec l'exploitation, la production de survalueur et la pérennisation du M.P.C. Marx attaquait déjà Proudhon sur l'illusion de réformes qui ne correspondraient pas à la satisfaction des réels besoins humains.

« Dans une société à venir, où l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, l'usage ne serait plus déterminé par le minimum du temps de production ; mais le temps de production sociale qu'on consacrerait aux différents objets serait déterminé par leur degré d'utilité sociale. »
Karl Marx, Misère de la Philosophie, p.73, éditions sociales Paris, 1972.

A l'inverse, la conception gestioniste basiquement social-démocrate entretient le mythe ouvrieriste d'une société autogérée et sans patrons mais pas sans usines, ni travail salarié.¹³

« En ce qui concerne le cadre organisationnel de la société nouvelle, ils (les groupes communistes de conseils) mettent en avant l'idée d'une organisation de conseils ayant pour base l'industrie et le processus de production, et l'adoption du temps de travail moyen comme instrument pour mesurer la production, la reproduction et la distribution, pour autant qu'un tel instrument est indispensable à garantir l'égalité économique dans le cadre de la division du travail actuelle.(...) une société nouvelle ne peut fonctionner que sur la base de la participation directe des travailleurs à toutes les décisions. »
Paul Mattick, Les groupes communistes de conseils, (1939) in : Intégration capitaliste et Rupture Ouvrière, p.81, EDI, Paris, 1972.

Ce gestionisme correspond en fait à la vision proudhonienne d'un capitalisme plus « égalitaire » sans s'appropriier l'indispensable travail de « critique de l'économie politique » qui implique le combat de déconstruction rigoureuse de toutes les catégories propres au capital : la valeur, la marchandise, l'argent, le profit... Il correspond à la vision mythique d'une possibilité de réformer l'entreprise, sans abolir le salariat, mais grâce à des comités d'usines se substituant aux patrons.

« Le socialisme est tout dans la négation de l'entreprise capitaliste, non dans sa conquête de la part du travailleur. » Prometeo, cité dans : J. Camatte, Bordiga et la passion du communisme, p17, Spartacus, Paris, 1974.

D'autre part, le « conseillisme » continua de plus en plus à remettre en question le « marxisme » en tant que méthode politique d'appropriation et de compréhension du réel. Le « vieux » mouvement ouvrier devint un mouvement de nature bourgeoise ne visant que « l'intégration du prolétariat en tant que classe pour le capital ». Le rejet de la politique bourgeoise devint celui du politique en général, pour ne plus s'intéresser qu'aux « luttes

¹³Sur cette question nous avons publié le texte : « Critique du mythe autogestionnaire » dans notre revue Matériaux Critiques N° 7 ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsites/textes>

parcellaires » et de survie quotidienniste (squats, écologisme, féminisme...et marginalisme de toute espèce.) La dénonciation de l'impossibilité du « socialisme en un seul pays » déboucha bien évidemment sur la critique radicale de tous les prétendus Etats socialistes n'étant pour les conseillistes que l'expression d'un « capitalisme d'Etat »¹⁴. Face aux multiples gauchismes, le conseillisme s'affirma de plus en plus comme « anti bolchévique » et anti parti, rejoignant de facto la mouvance anarchiste. Il n'empêche que Pannekoek (avec Gorter) entreprit, dès 1912, la remise en question de la position « classique » et bourgeoise du soutien aux « libérations nationales » et à « l'autodétermination nationale ». Il s'opposa fermement à la défense d'un nationalisme qui serait considéré comme « acceptable » dans le cas des nations dites « faibles », « petites » ou « opprimées ».

« A la propagande nationaliste de la bourgeoisie, les ouvriers opposèrent la réalité de leur vie en proclamant que les travailleurs n'ont pas de patrie. La propagande socialiste, s'opposant fondamentalement au capitalisme, mit l'internationalisme au rang de principe de la classe ouvrière. »
Anton Pannekoek, Les conseils ouvriers, p.260, béliaste, Paris, 1974.

Cette prise de position de principe anticipait aussi la nette démarcation avec les positions officielles que prendra par la suite la Troisième Internationale (1919) en continuité avec l'héritage social-démocrate de soutien aux jeunes bourgeoisies indépendantistes. Pour Pannekoek, par contre, la nation et le sentiment national sont des crédos spécifiques à la bourgeoisie qui ne peuvent en aucune manière entacher le point de vue prolétarien.

*« Selon nos conclusions, par contre, la nation n'est qu'une structure temporaire et transitoire dans l'histoire de l'évolution de l'humanité, l'une des nombreuses formes d'organisation qui se succèdent ou se manifestent simultanément : tribus, peuples, empires, Eglises, communautés villageoises, Etats. Parmi elles, la nation dans sa spécificité est **essentiellement un produit de la société bourgeoise et c'est avec celle-ci qu'elle disparaîtra**. Vouloir retrouver la nation dans toutes les communautés passées et futures est tout aussi artificiel qu'interpréter à la manière des économistes bourgeois, l'ensemble des formes économiques passées et à venir comme des formes variées du capitalisme (...). »*
Anton Pannekoek, Nation et lutte de classe, p.166, 10/18, Paris, 1977.

« Tout comme les antagonismes religieux, les antagonismes nationaux constituent un moyen excellent de diviser le prolétariat, de détourner son attention de la lutte de classe à l'aide de slogan idéologiques et d'empêcher son unité de classe. De plus en plus, les aspirations instinctives des classes bourgeoises d'empêcher que le prolétariat devienne uni, lucide, et puissant, constituent un élément majeur de la politique bourgeoise.(...) Notre politique et notre agitation ne peuvent porter que sur la nécessité de mener toujours et seulement la lutte de classe, d'éveiller la conscience de classe afin que les travailleurs grâce à une claire compréhension de la réalité deviennent insensibles aux mots d'ordre du nationalisme. » idem, p.186-188.

L'antinationalisme des communistes de conseils est l'un des principes prolétariens fondamentaux que ce courant parvint à maintenir hautement, malgré les guerres et leurs tentatives de polarisations campistes. C'est là l'un des principaux acquis que ce courant historique a pu défendre au-delà de ses déficiences et transmettre aux plus jeunes générations de militants.

Juin 2025 : Fj, Eu, Ms & Mm.

¹⁴Sur la critique de la notion de capitalisme d'Etat : voir : Matériaux Critiques N°2 : « Etat et capital : un rapport consubstantiel » ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>

Bibliographie

Ouvrages :

- Denis Authier, Jean Barrot, La gauche communiste en Allemagne, 1918-1921, Payot, Paris, 1976.
- Gilbert Badia, Le Spartakisme, L'Arche, Paris, 1967.
- Philippe Bourrinet, La Gauche communiste germano-hollandaise des origines à 1968, éditions left-dis, Zoetermeer (Pays-Bas), 1999.
- Serge Bricianer, Pannekoek et les conseils ouvriers EDI, Paris, 1969.
- Pierre Broué, Révolution en Allemagne, (1917-1923), Les éditions de Minuit, Paris, 1971.
- J. Camatte, Bordiga et la passion du communisme, Spartacus, Paris, 1974.
- Paul Frölich, Autobiographie, 1890-1921, éditions Science Marxiste, Paris, 2011.
- Paul Frölich, Rudolphe Lindau, Albert Schreiner, Jakob Walcher, Révolution et contre-révolution en Allemagne, 1918-1920, éditions Science Marxiste, Paris, 2013.
- Daniel Guérin, Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire, Flammarion, Paris, 1971.
- Sebastian Haffner, Allemagne, 1918, Une révolution trahie, éditions Complexe, Bruxelles, 2001.
- Ralf Hoffrogge, Richard Müller, L'homme de la révolution de novembre 1918, les nuits rouges, Paris, 2018.
- Max Hölz, Un rebelle dans la révolution, Spartacus, 1988.
- Franz Jung, Le chemin vers le bas, Agone, 2007.
- Karl Korsch, Marxisme et philosophie, éditions Allia, Paris, 2012.
- Karl Korsch, Marxisme et contre-révolution, Seuil, Paris, 1975.
- Karl Korsch, Paul Mattick, Anton Pannekoek, Otto Rühle, Helmut Wagner, Communisme de conseils contre Capitalisme d'Etat, Eterotopia/Rhizome, Paris, 2023.
- Gabriel Kuhn, Alle Macht den Räten, les nuits rouges, Paris, 2014.
- Georg Lukacs, Histoire et conscience de classe, Les éditions de minuit, Paris, 1960.
- Marinus van der Lubbe, Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag, éditions Verticales, Paris, 2003.
- Karl Marx- Friedrich Engels, Manifeste du Parti Communiste, éditions Science Marxiste, Paris, 1999.
- Karl Marx, Misère de la Philosophie, éditions sociales Paris, 1972.
- Paul Mattick, Marx et Keynes, Gallimard, Paris, 2010.
- Paul Mattick, Intégration capitaliste et Rupture Ouvrière, EDI, Paris, 1972.
- Paul Mattick, La révolution fut une belle aventure, L'échappée, Paris, 2013.
- Jean-Paul Musigny, La révolution mise à mort par ses célébreurs, même, Nautilus, Paris, 2001.
- André et Dori Prudhommeaux, Spartacus et la commune de Berlin, 1918-1919, Spartacus, Paris, 1972.
- Anton Pannekoek, Les conseils ouvriers, béliaste, Paris, 1974.
- Otto Sraßer, Anton Pannekoek, Nation et lutte de classe, 10/18, Paris, 1977.
- Ni parlement ni syndicats : les conseils ouvriers ! Textes présentés par D. Authier et G. Dauvé, les nuits rouges, Paris, 2003.
- La gauche allemande, Textes, notes et présentation, Invariance-La vieille Taupe, 1973.
- Conseils ouvriers en Allemagne 1917-1921, Vroutsch, série La marge N°9-11, Strasbourg, 1973.

Sites web :

- Matériaux critiques sur : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>
- Daad en gedachte sur: <https://www.daadengedachte.nl/>
- Le Maitron sur : <https://maitron.fr/>
- O.Rühle, La révolution n'est pas une affaire de parti, sur La bataille socialiste : https://bataillesocialiste.wordpress.com/wp-content/uploads/2007/04/ruhe_revolution-parti1920.pdf
- Marxists.org : A. Bordiga, Discours à l'Exécutif de l'Internationale Communiste (1926), sur : https://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1926/02/bordiga_ic261.htm F. Engels, Le programme des émigrés blanquistes de la Commune, sur : <https://www.marxists.org/francais/engels/works/1873/06/18730600.htm>
- Sur le site web : <https://maitron.fr/rubel-maximilien-dit-maxime/>